



L'activité littéraire.

Les Lettres.

« Robert », par André Gide.

Parlant ici-même de *l'Ecole des Femmes* (1), Gabriel Marcel observait que l'on y trouve un exemple de « lente dé cristallisation », phénomène psychologique beaucoup plus intéressant que la brusque cristallisation de l'amour, s'il faut en croire l'Edouard des *Faux-Monnayeurs*. Et Gabriel Marcel ajoutait que, « dans *l'Ecole des Femmes*, cette dé cristallisation n'est pas réciproque, elle est, au contraire, unilatérale ». Le roman se compose, en effet, des deux journaux intimes d'Eveline. C'était, de la part de l'auteur, une bien subtile réussite que de nous avoir fait imaginer Robert à travers les confessions de sa femme. Un doute pourtant subsistait : ce Robert, notre Robert (assez proche du Robert d'Eveline sans que néanmoins les deux images se soient jamais confondues) n'était-il pas une création arbitraire, obtenue en corrigeant plus ou moins heureusement le témoignage d'Eveline ?

Ernst Robert Curtius formula notre vœu unanime : « Combien l'on souhaiterait, écrivit-il à Gide, de pouvoir lire en regard de ce journal d'Eveline, quelques déclarations de Robert. » Il était donc naturel qu'André Gide lui dédiât ce *Robert* (2), portrait du personnage par lui-même. Mais la réponse acquiert une valeur double. Elle nous prouve d'abord que Robert était bien tel que nous l'avions deviné, tout en atteignant à une complexité et une perfection que nous n'aurions pas osé lui prêter. Et du même coup un autre problème est résolu. En terminant la lecture de *l'Ecole des Femmes*, je m'étais demandé pourquoi, malgré la souplesse quasi-racinienne de ses analyses, le récit demeurait plongé dans une atmosphère cornélienne où la vie sensuelle ne comptait pour rien, où les sentiments obéissaient aux jugements, où l'amour s'était si étroitement associé à l'estime qu'une

défaillance dans l'estime entraînait le début de cette lente dé cristallisation. Pour une réponse générale à pareille question, sans doute faudrait-il évoquer cette dissociation de l'amour et du plaisir que Gide a maintes fois commentée. Mais dans le cas particulier de Robert et d'Eveline l'artiste eut l'habileté d'écarter toute considération extérieure : le « supplément à *l'Ecole des Femmes* » nous montre que Robert a, lui-même, posé le problème de la vie conjugale en termes d'estime réciproque. C'est un des grands mérites de ce diptyque qu'il contienne ainsi maintenant toutes ses justifications.

Robert se présente comme la riposte à un acte d'accusation. La mise en scène est à la fois ingénieuse et vraisemblable : à qui Robert demanderait-il audience sinon à l'éditeur des mémoires d'Eveline ? Comment se défendrait-il mieux qu'en racontant sa vie ? Dès son enfance, expose-t-il, la piété et le sentiment d'un devoir furent prépondérants dans son âme. En quoi consistait ce devoir ? Evidemment, à mettre ses faibles forces au service de son pays, en se dévouant aux idées dont il aurait éprouvé la valeur. Il se fit donc l'animateur d'un jury qui désignerait à la foule les bonnes lectures ; il fonda ensuite une ligue des éditeurs qui propageraient dans le pays cette moralité de confection. Ainsi remplissait-il sa mission de catholique militant, inspiré par son confesseur, nourri de la saine doctrine des *Etudes*. Ne cherchez pas de point faible dans cette armure de Robert : il n'y en a pas. Tant qu'il demeure ainsi abrité dans les retranchements traditionnels, vous pouvez le détester, vous n'avez pas le droit de le mépriser.

Aussi visera-t-il, durant tout ce sinueux plaidoyer, à nous entraîner sur son propre terrain. Là, il pourra condamner les idées personnelles d'Eveline comme autant de chimères dissolvantes. Dans ses efforts d'indépendance, il dénoncera une affectation de supériorité, particulièrement choquante chez une femme qui marque alors à son rôle « éminemment conservateur ». Il s'enhardit même jusqu'à

(1) Voir *L'Europe Nouvelle* du 31 août 1929.

(2) N. R. F. éd.

tenter une manœuvre atroce : sous prétexte de retracer la naissance et les progrès de l'esprit de révolte chez Eveline, il en rendra responsable la malléabilité féminine en affirmant qu'à chaque étape Eveline a subi l'influence de ses amis ou de sa fille.

S'il sait ainsi se montrer menaçant, Robert ne néglige point d'en appeler aux puissances de la sympathie. Ne fut-il pas, d'une certaine façon, une victime ? Est-ce sa faute si Eveline, l'ayant d'abord traité en idole, lui en a voulu de se sentir déçu ? Comment l'aurait-elle ensuite jugé équitablement ? « Je crois, écrit Robert, qu'à un certain degré de prévention (que les Anglais appellent si bien : *prejudice*) nous entendons sincèrement autrui dire ce que nous nous attendons à l'entendre dire, et que nous obtenons, en quelque sorte, des paroles de lui que le souvenir n'aura même pas à déformer. » Après cette critique du témoignage, il passe à son tour à l'offensive. Il accuse sa femme d'avoir altéré ce qu'il tenait pour son bien le plus précieux : sa vie spirituelle, une pensée qui ne cesserait d'être un reflet de Dieu que pour tomber dans le blasphème. C'est vers l'enfer qu'elle prétendait l'entraîner avec elle : comment n'aurait-il pas résisté ?

On voit à présent quel conflit se précise à mesure que se déroule le plaidoyer de Robert. Sa portée tragique tient à ce que la bataille se livre entre lui et nous. A chaque ligne nous flairons l'hypocrisie sans réussir à prendre le personnage en flagrant délit. Il se livre pourtant à la fin. Pour bien prouver sa charité chrétienne, il a déclaré à deux reprises (pp. 58 et 83) qu'il espérait qu'Eveline s'était reconciliée avec Dieu dans ses derniers instants. Or, nous savons qu'il ment, qu'Eveline sur son lit de mort, n'aura pu que répéter les paroles qu'elle prononça dans la scène dramatique où son entourage lui imposait la communion : « Il ne me plait pas de tricher. Je ne crois pas à la vie éternelle. » Il ne reste donc plus à Robert qu'à renier sournoisement la générosité dont il tenta de bénéficier, à

réclamer le prix pour son isolement, à dénier un peu son mensonge pour conclure : « C'est cette considération que, avec l'aide de la Providence, m'amena à me remarier, un temps décent après mon veuvage. Dieu voulant bien avoir égard au grand besoin que j'éprouvais de m'assurer d'une compagne pour le peu de temps qu'il me reste à vivre sur cette terre, et aussi pour l'éternité, si pourtant Dieu, qui doit alors remplir nos cœurs, n'absorbe pas en Lui tout amour. » On ressent en lisant cet aveu le même soulagement que l'on éprouve en voyant l'exempt empoigner Tartuffe au collet.

Un Tartuffe moderne, tel est Robert. Ses origines sont trop complexes pour que l'on puisse traiter cette satire de pamphlet. On remarquera que, depuis quelques années, Gide a vu se dresser contre lui plusieurs critiques catholiques, non seulement des apologistes officiels comme le R. P. Poncelet et M. Henri Massis, mais aussi des amis chez qui la publication de *Si le grain ne meurt* vint anéantir les espoirs qu'avait inspirés *Aumquid et tu*. En faisant de Robert un catholique, Gide a-t-il voulu se venger ? Je ne le crois pas, pour cette raison que, si ses adversaires catholiques lui ont certainement fourni quelques traits, il a également puisé dans sa propre expérience et, comme Edmond Jaloux l'a signalé dans les souvenirs de son adolescence puritaine, Robert semble dangereux parce qu'il n'est pas toujours un « faux dévot ».

Il est un imposteur pourtant parce que, médiocre, il s'abrite derrière un fantôme de haute vertu. En cette incurable médiocrité réside d'ailleurs son châtement : il faudrait l'en dépouiller pour l'imaginer soumis à cette lyrique rédemption qu'un Browning impose à l'évêque Blougram. Si Robert est redoutable, c'est parce qu'en son absence totale d'héroïsme, en son aveugle besoin de conformisme, il se nomme légion. Ainsi s'explique l'hommage à Molière qu'annonçait ce titre : *l'Ecole des Femmes*. Il suffit d'ajouter pour être clair qu'après les extravagances de Rousseau, le « naturisme » de Molière réclame d'être défini par l'intelligence de Goethe. De même, leur ennemi, Tartuffe, en appelle aujourd'hui à ces forces collectives plus insidieuses pour menacer la liberté de l'esprit. La maîtrise du romancier dans *Robert* atteste donc, en même temps que l'art délégué d'André Gide, la force de la conviction qui anime l'auteur d'*Un esprit non prêté*.

René LALOU.



La donation de
Meurthe au

La célèbre demeure venue la Musée nationale dans ces dernières illustrant l'épopée de M. Bourguignon, conservateur de ce domaine qui fait si intimement partie de notre patrimoine d'art et d'histoire, n'a pas peu contribué à l'intérêt que la France entière porte maintenant à la Malmaison.

Aussi le don royal — ne disons pas impérial — que Mme Raba Deutsch de la Meurthe vient de faire pour la plus belle parure du musée a-t-il été accueilli par le public avec une sorte de joyeuse faveur.

Aux beaux jours nous irons tous voir, proverbialement, les collections de l'impératrice Eugénie, une étonnante série de bustes de la famille de Napoléon I^{er}, parmi lesquels — effigie unique — celui du père de l'empereur. Une seconde série de bustes, exécutés par Carpeaux, nous transportera au printemps du second Empire, le prince impérial... le beau Danube bleu.

Provenant d'origines diverses, on admirera encore, grâce au don de Mme Deutsch, d'autres objets étonnants : le baudrier exécuté par Biennais pour le maré-

LES
ÉDITIONS
REDER

LES ÉTATS CONTEMPORAINS
collection dirigée par P. Caron et M. Lhéritier

1

JEAN-LOUIS PERRET

LA
FINLANDE

PREFACE PAR A. DE LAPRADELLE

HUIT PLANCHES HORS-TEXTE EN PHOTOTYPIE

Un volume in-8 écu 18 fr.

CAHIERS INTERNATIONAUX

LAJPAT RAÏ

L'INDE MALHEUREUSE

AVANT-PROPOS de ROMAIN ROLLAND

Un volume in-8 écu 20 fr.